

L'histoire régressive selon François Chevalier ou comment remonter le temps en se déplaçant dans l'espace

Mathias Gardet

► **To cite this version:**

Mathias Gardet. L'histoire régressive selon François Chevalier ou comment remonter le temps en se déplaçant dans l'espace. sous la direction de Véronique Hébrard. Sur les traces d'un mexicaniste français: constitution et analyse du fonds François Chevalier, Karthala, p. 137-149, 2005, Pollens, 2-84586-706-9. hal-02965575

HAL Id: hal-02965575

<https://hal-univ-paris8.archives-ouvertes.fr/hal-02965575>

Submitted on 13 Oct 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'histoire régressive selon François Chevalier

ou comment remonter le temps en se déplaçant dans l'espace

par Mathias Gardet, historien, PR en sciences de l'éducation, université de Paris 8

publié dans *Sur les traces d'un mexicaniste français-Constitution et analyse du fonds François Chevalier*, Paris, éditions Karthala, 2005, p. 137-149

Il y a en réalité quatre dimensions : trois que nous appelons les trois plans de l'Espace, et une quatrième : le Temps (...). Voici ce que signifie réellement la Quatrième Dimension ; beaucoup de gens en parlent sans savoir ce qu'ils disent. Ce n'est qu'une autre manière d'envisager le Temps. Il n'y a aucune différence entre le Temps, Quatrième Dimension et l'une quelconque des trois dimensions de l'Espace, sinon que notre conscience se meut avec elle. (...) Il y a longtemps que j'avais une vague idée d'une machine...

- *Pour voyager à travers le Temps ! s'exclama le Très jeune Homme.*
- *...qui voyagera indifféremment dans toutes les directions de l'Espace et du Temps, au gré de celui qui la dirige (...).*
- *Voilà qui serait famusement commode pour un historien, suggéra le Psychologue.*

H.G. Wells, La Machine à explorer le temps¹

François Chevalier est une référence incontournable pour tout étudiant en histoire de l'Amérique latine. J'ai mis cependant longtemps à comprendre que nous avions le privilège de le côtoyer, tant sa présence était discrète durant les séminaires animés par son successeur, François-Xavier Guerra, à l'Université de Paris I-Sorbonne. J'ai mis encore plus longtemps à découvrir, derrière cette silhouette affable, en costume cravate sobre, l'homme de terrain. Je me souviens encore parfaitement de lui avoir été présenté, à mon retour d'un premier séjour au Mexique, j'ai été frappé par l'étincelle qui avait allumé son regard à la seule évocation de ce pays où il avait vécu plus de 13 ans. Trop impressionné à l'époque pour parler d'autre chose que de mon sujet de thèse, ce n'est que bien plus tard que j'ai saisi l'originalité de son approche, basée autant sur une connaissance subtile des archives, que sur une appréhension sensible du terrain.

Derrière l'érudit, se cache ainsi un explorateur passionné, débarquant au Mexique en 1947 avec une Harley-Davidson, infatigable arpenteur du pays, quitte à en tracer les chemins, abandonnant sa fidèle moto pour enfourcher des mules sur d'improbables sentes. Grâce au travail de Javier Pérez Siller, j'ai découvert ces *Voyages et passions*² et eu envie à mon tour d'interroger François Chevalier et de me plonger dans ses carnets de route, dont les extraits commentaient ses superbes photos publiées dans ce livre.

Participant parallèlement à une vaste opération de recensement et de sauvegarde de sa bibliothèque et de ses archives, opération pilotée par Véronique Hébrard et Jorge Santiago,

1. H.G. Wells, *La machine à explorer le temps*, Paris, Folio/ Mercure de France, 2001, pp. 13,18.

2. François Chevalier, Javier Pérez Siller, *Viajes y pasiones / voyages et passions*, Mexico, IFAL/CEMCA/Fondo de cultura economica, 1998.

nous avons voulu rendre hommage à cette dimension du terrain au cœur de sa pratique d'historien, venant interpellé directement les fondements de cette discipline : science du passé certes, mais aussi capacité d'observation du présent, dans une constante quête des traces. Nous sommes donc partis sur ses pas, reprenant son premier périple sur la côte du Michoacán effectué en 1947 jusqu'au village indien d'Ostula³.

Mais avant même de partir, je me suis senti transporté à la manière d'un lecteur de Jules Verne, tant les annotations transcrites sur ces petits carnets mexicains, d'une fine écriture en pattes de mouche, étaient évocatrices. Ces notes rédigées soir après soir dans ce journal de bord, format de poche, sont d'autant plus parlantes qu'elles se situent en amont et sont indépendantes du processus construit, mis en scène, de l'écriture en histoire. Sans prétention scientifique, elles nous emmènent dans une intimité troublante avec l'homme sur son terrain, qui en l'occurrence s'avère être un formidable conteur, peuplant son récit à la manière d'un colporteur, petites touches par petites touches, d'images, de sensations, d'impressions, d'histoires...

Prisme espagnol et fascination du nouveau

Le premier carnet mexicain rédigé par François Chevalier est en fait son quatrième carnet : il couvre la période 1946-1955 (presque 10 ans). Son tout premier carnet, que j'ai pu juste feuilleter, a été commencé en 1930 (à l'âge de 16 ans !) et va jusqu'à l'année 1938 (une période de 8 ans) ; le second couvre la période 1940-1942 (2 ans), et le troisième la période 1942-avril 1946 (4 ans). Chevalier a rempli donc deux carnets pour son séjour de 6 ans en Espagne, c'est dire si son séjour à la Casa de Velázquez de Madrid et aux archives des Indes à Séville a été important, c'est là qu'il commence à tenir de façon systématique son journal d'excursions. L'imprégnation de cet univers espagnol est tellement forte chez François Chevalier, que dès son arrivée au Mexique il devient son principal modèle de référence. C'est à travers ce prisme de l'Espagne – et quelque fois de la France - que François Chevalier observe dans un premier temps son nouveau pays d'accueil. Le Mexique devient en quelque sorte sa Madeleine et c'est presque avec étonnement qu'il note de temps à autre les différences, comme s'il se retrouvait face à un miroir déformant.

Un peu plus d'un mois après son arrivée, en avril 1946, il organise une première excursion archéologique dans les alentours de Mexico, le dimanche 9 juin. Au cours du voyage, il note que les *pueblos* traversés sont « lépreux, sales, évoquant souvent les villages andalous les plus mal tenus ». Puis durant un arrêt à Amecameca, il observe le panorama : une plaine très riche couverte de maïs, mais sans une seule maison isolée ni hameau et avec des petits volcans, il est alors frappé par leur forme trapézoïdale « évoquant presque l'Auvergne ». Il arrive ensuite à Tlalmanalco, dont « la place à arcades » a un aspect « plus ou moins andalous ». Le week-end suivant, les 15 et 16 juin 1946, il décide d'aller à Puebla. Il part le samedi soir et arrive à la nuit tombée pour dormir. Le dimanche matin, il est réveillé par les cloches de la cathédrale qui lui rappellent celles de « Séville, quoique rythme moins rapide ». Le style des églises lui confirme cette impression et il trouve que la ville en général « a un caractère très nettement andalou », dès que l'on sort des rues les plus riches.

3. Un documentaire a été réalisé par Augustin Viatte à l'issue de cette aventure : *Destination Ostula*, Paris, Gédéon films, 2003.

Quinze jours plus tard, le 30 juin 1946, il fait une excursion à Actopan, un grand couvent fortifié du milieu du XVI^e siècle dont la façade lui rappelle encore une fois « les églises andalouses », tandis que le clocher avec ses créneaux lui fait penser à un minaret, « exactement du type arabe d’Afrique du Nord ou Andalousie ». Juste après cette visite, il se rend dans un marché des environs à 10 km, où il trouve que même les indiens otomis ont « un type vraiment goyesque ».

Le mercredi suivant, le 2 juillet 1946, il se rend pour la première fois dans l’état du Michoacán, en traversant les montagnes couvertes de bois qui entourent la ville de Mexico, il se souvient du « Jura ou des prairies du Vercors ». Cependant, en redescendant sur Tuxpan, il débouche sur une plaine avec quelques palmiers et reconnaît que « cela n’a plus beaucoup l’aspect andalou ». Toutefois en arrivant à Morelia, capitale de l’état du Michoacán, il se retrouve en terrain de connaissance : « les maisons à gargouilles ont des fenêtres andalouses classiques avec un aspect toutefois *extremeño* ou castillan ». A l’ouest de la ville, les quartiers plus tranquilles aux maisons en pierre rose lui évoquent Salamanque : « une Salamanque tropicale ou au moins humide ». D’autres rues lui font penser « à quelques petites villes provinciales et assoupies de l’*Extremadura* ou même de la Castille du Nord, plutôt que l’Andalousie ». Quant aux cavaliers, qui déambulent dans la ville, il remarque tout de suite que leur étrier formé d’un sabot de cuir est du « genre de ceux qu’usent les paysans de Galice ».

Le reste de son voyage, qui se poursuit vers Guadalajara, lui fait constamment penser au Nord de l’Espagne sauf quelques petits villages « sales », qui font plutôt semi *extremeño* ou andalou. Le 9 juillet, il rapporte amusé que son « camion [il fait là par contre un mexicanisme pour dire car] avec cette poésie toute espagnole s’appelle « *El enamorado, Adios Preciosa, No llores chula* ». Le 13 juillet 1946, arrivé dans la petite ville de San Juan de los Lagos, il relate en revanche avec émotion une cérémonie à laquelle il a assisté et qui exceptionnellement ne lui fait penser à rien de connu :

« Pour célébrer la fin d’une neuvaine dans une petite église à l’extrémité de la ville Sangre de Cristo, il assiste à une danse extrêmement curieuse (à laquelle je remarque que le prêtre n’existe pas) : une dizaine d’hommes (et quelques jeunes gosses) sont revêtus d’une sorte de corset rouge décoré de perles et de miroirs puis d’une jupe rouge courte à frange de perles, d’une culotte et de bas rouges. Ils tiennent d’une main unealebasse pleine de cailloux (?) qui font grelots, de l’autre une sorte d’arc avec une flèche. Un homme joue du violon, un autre bat rythmiquement un haut tambour. Les danseurs face à face composent comme une quadrille, tapant des pieds et agitant leurs calebasses, puis font diverses passes. Au bout d’un moment, je remarque une sorte d’excitation chez plusieurs d’entre eux, particulièrement un grand à moustache, châtain, de type plutôt espagnol, alors que les autres ont un type nettement indien ou métis. L’ensemble est étrange et ne me paraît guère espagnol ».

Il en va de même pour ses fréquentations dans la ville de Mexico, les réactions parfois surprenantes de ses hôtes lui sont pourtant familières. Le 3 août 1946, il reçoit ainsi à dîner des amis et relate l’anecdote suivante : « Mme A m’a raconté comment son mari, alors *novio*, arrivant en retard à un rendez-vous, accuse sa montre, une montre en or !, la jette par terre et la piétine, l’abandonnant sur place « pour la punir », trait de largesse, de *caballerosidad* et mépris de l’or, typiquement espagnol ». Cela ne l’empêche cependant pas d’être intrigué quelques mois plus tard, le 23 novembre, quand il est invité à son tour chez d’autres amis, « genre bourgeois de Mexico », une soirée où les « milieux sont mêlés » :

« On boit du Pepsi-Cola mélangé à du rhum. Mères et pères de famille assistent, heureusement, car bientôt excitation vraiment extraordinaire. Sous l'œil des parents, leurs propres filles et diverses autres dansent des rumbas de façon inouïe. Plutôt corpulentes, les Mexicaines font des bonds, ont des frémissements, des mouvements et parfois des sortes de danses du ventre, comme je n'en avais jamais vu chez nous, presque obscènes. Le sang est chaud !!! ».

Mais, c'est à nouveau l'Espagne qu'il revisite à sa façon, quand il repart inlassablement sur les routes mexicaines. En décembre 1946, il se rend ainsi dans l'état de Veracruz, tout d'abord à Gutierrez Zamora, puis à San Rafael ; il note que le « village est étrangement peu construit par rapport aux vieux villages espagnols ». Il poursuit son excursion sous la pluie jusqu'à Teziutlán, où il trouve à nouveau que les indiens avec leur *sarape* ramené sur la bouche « sont de vrais Goyas ». Les villages suivants, situés « dans une plaine bordée de *sierras*, une sorte de fond de lac blanchâtre », sont « bâtis d'adobe avec ses rues larges et sableuses où le vent soulève la poussière » ; ils lui rappellent pourtant tout à fait la Vieille Castille : « ou plutôt, une vieille Castille qui serait décolorée, sans les ocres et les rouges d'Espagne ».

Le 10 janvier 1947, il part cette fois-ci pour le Nord, vers Aguascalientes par la route d'Ojuelos (*asfaltada* !) ; il traverse des collines semi-désertiques avec quelques cactus, sans une âme, puis une vaste plaine décolorée, parfois rousse ou blanchâtre avec de curieux effets de lumières, limitée par des *sierras* bleues ou outremer. Il voit de rares vaches qui paraissent s'être colorées par mimétisme en gris et blanc... Il reconnaît que tout cela est étrange, fort, pour un européen, « quoique parfois Castillan d'aspect ». Arrivé à Aguascalientes à la tombée de la nuit, il reste dormir. Le lendemain en se réveillant, il se promène dans la ville et décrit la cathédrale, relevant minutieusement le style des décorations et, pour la première fois, il déclare qu'elle est « très mexicaine ». Le 13 janvier, cette impression d'exotisme se renforce en quittant la ville de Zacatecas, il trouve que le paysage a un vague air africain. Le surlendemain, le 15 janvier, il arrive dans un petit village au joli nom de « *Nombre de Dios* » et prend le temps de décrire « une bien curieuse petite église indienne de pierre au portail rustique de décor populaire ». Il en va de même quelques jours plus tard à San Luis Potosi.

Les allusions à l'Espagne se font donc de plus en plus rares et les descriptions des nouveaux décors et des nouvelles populations de plus en plus précises : le 29 juin 1947, arrivé à San Cristobal de la Casas, il décrit cette ville où « partout de petits indiens trottaient » et s'attarde longuement dans la description du marché :

« Des indiens silencieux achètent ou vendent tous les produits du pays : les uns en grands chapeaux pointus [un petit croquis esquisse la forme du chapeau] enveloppés dans un sarape en laine couleur naturelle serré à la ceinture par une courroie de cuir, en culotte blanche laissant les jambes nues – ou bien en sarape tout noir ; en chapeaux plats à petite pointe avec rubans [un autre petit croquis esquisse la forme du chapeau]. Parfois, avec un grand bâton à la main, ou suspendu dans le dos. Les femmes généralement en noir avec leur niño dans le dos, des charges portées sur le front, l'air un peu chinois, ou mongol ».

Entre 1946 et la fin de l'année 1947, on assiste ainsi à un glissement dans le regard porté par François Chevalier sur le pays : il passe d'un regard de reconnaissance à un regard de découverte et de décryptage. C'est la « maladie » classique du voyageur, mais il est très

frappant de pouvoir le saisir au fil des pages dans une longue durée. François Chevalier ne va plus chercher à retrouver les signes de la présence espagnole au Mexique, d'ailleurs son cadre de référence explose et ne suffit plus à décrire ce qu'il voit ; il commence alors à regarder ce qui est différent et à essayer de le décrire avec une insatiable curiosité. Mais quelque que soit cette évolution, on peut toujours s'interroger sur le lecteur virtuel de ces carnets. Même s'il s'agit de carnets privés sur lesquels François Chevalier veille jalousement, ils sont trop bien rédigés pour être un memento à usage exclusivement personnel. Comme le dit si bien Jean-Louis Curtis de l'Académie française en introduction au journal de Samuel Pepys, homme politique anglais du XVII^e siècle :

« L'ambiguïté fondamentale d'un journal intime est qu'il se prétend intime, c'est-à-dire secret, alors qu'il s'écrit pour un public. L'acteur feint d'être seul sur la scène, mais le rideau est levé et il le sait. Il n'est pas seul ; son public virtuel est là, présent à sa conscience au moment où il écrit censément pour soi seul. Aucune prétention à la sincérité ne peut venir à bout de cette imposture originelle »⁴.

François Chevalier le sait et publiera d'ailleurs un extrait de son journal dans le mélange offert à l'archéologue Guy Stresser-Péan⁵. Quel est donc le public de François Chevalier ? C'est indéniablement un public européen. Imaginons-nous, ne serait-ce qu'un instant, un mexicain qui lirait ces carnets sans être jamais allé en Europe... les comparaisons le laisseraient sans doute rêveur.

Chroniqueur, historien, géographe, ethnologue

François Chevalier est avant tout un chroniqueur, mais à la manière des expéditions scientifiques du XIX^e siècle ou même plus anciennes, avec un savant dosage entre l'impression, l'anecdote, le paysage, les us et coutumes. Ses carnets s'inscrivent dans la tradition des récits ou relations de voyage. Ils sont extrêmement visuels, amusants. On retrouve les différentes facettes de leur auteur :

Il y a le chartiste avec cette formation très pointue en histoire de l'art monumental et religieux. A son arrivée au Mexique, François Chevalier est ainsi très étonné du mélange des genres et des époques, comme le montre par exemple la description détaillée du monastère d'Actopan, lors d'une visite effectuée le 30 juin 1946, chaque partie du bâtiment étant minutieusement datée :

« Grand couvent augustín fortifié du milieu du XVI^e : façade rappelant les églises andalouses de la même époque, avec son porche artesanado à petits caissons, mais ici comme rentré, aplati, sans épaisseur. Le clocher rappelle un minaret, élégant. Tout le haut est couronné de vigies ou atalayers et créneaux (surmontés de pyramides). Ensemble sobre et élégant. Le chevet lui est roman ! presque sans ouverture flanqué de forts contreforts plats. Sur la huerta une galerie loggia de type nettement italien. Un cloître gothique, mais avec des moulures renaissances et néo-classiques, tandis que la galerie supérieure est renaissance. Très belles fresques, en entrant à gauche, en noir et blanc, sobre, avec une influence comme de la gravure allemande de Dürer, mais avec des allures de primitifs aussi. Dans l'escalier principal fresques nettement inspirées de miniatures médiévales XV^e mais dans un cadre d'architecture

4. *Journal de Samuel Pepys*, Paris, Mercure de France, 1987, p. 17

5. François Chevalier, « Un double voyage dans le Bas-Michoacán en 1947-1948. Indiens et « gente de razón » », dans *Enquêtes sur l'Amérique moyenne. Mélanges offerts à Guy Stresser-Péan*, Mexico, INAH/Consejo nacional para la cultura y las artes/CEMCA, 1989.

plateresque et renaissance. Ainsi ensemble remarquable, mais extraordinaire juxtaposition de styles différents : roman, gothique, renaissance... »

Il y a bien sûr l'historien avec comme fil rouge d'une grande partie de ses voyages la recherche des traces des haciendas, toutes en ruines : comme celle de « *El Bernajo* » qu'il découvre le 6 septembre 1947, près de Ixmiquilpan ; une visite qui lui permet d'analyser le processus de décadence lié à la disparition brutale d'un système de type féodal :

« Une grande porte dans un patio étroit et long ; au bout un arc dans une façade percée de deux petites fenêtres introduit par une sorte de zaguan dans un petit patio à arcades couvert d'une végétation exubérante. De vastes pièces sur trois côtés. Toutes les pièces sont voûtées. Du toit on voit la vaste construction en carré avec un parapet, une petite tour et un gros torrèon carré percé de meurtrières. Un véritable château féodal. De l'autre côté un haut mur entoure ce qui doit être une huerta (verger) avec nopales [figuiers de barbarie], quelques autres constructions paraissent être à l'extérieur de l'enceinte (casas des peons ?). Nous voyons Simon l'ânier, un peon qui pour soutenir sa famille gagne 75 centavos plus un cuartillo de maïs. La cuisinière Lorenza doit gagner encore moins, mais en revanche n'a pas le courage de plumer deux pigeons. Le garçon à tout faire, Herculano, paraît tout à fait « parti » après deux petits verres de rhum. Il comprend à peine ce qu'on lui dit. L'un et l'autre paraissent vivre fort au ralenti, une vie presque végétative. C'est là je pense, la dégénérescence de la hacienda qui, après avoir perdu son rôle social d'unité patriarcale où la grande famille vivait sous la protection du « patron », perd son rôle d'unité économique et s'intégrant dans l'économie d'échanges tend à ne plus offrir que ces représentants misérables d'une société en décomposition. L'inertie et la paresse d'une Lorenza doivent être la réaction inconsciente du péon devant la faillite de la hacienda dans sa mission qu'elle assumait ».

Il y a aussi le géographe avec ces descriptions très précises et cet amour des paysages. C'est le cas par exemple, en 1948, du second voyage sur la côte du Michoacán qui va finalement le conduire au village d'Ostula :

« 23 mai : On touche à une petite plage pour remonter puis redescendre plus tard dans une vaste plage triste au sable noir, complètement déserte : San Juan de Lima, bordée par les mêmes maquis et des dunes flamboyantes de soleil. Les vagues sont complètement jaunes par endroits : des suintements de pétrole croyons-nous (on nous parlera ensuite du chapopote, un bitume de cette région). Déjeuner et baignade. Le sable brûle la plante des pieds là où il n'est pas mouillé. Don Chema va chercher de l'eau à un rancho à une demi-heure de là. On suit la plage. On remonte dans les cerros très-haut, en passant de petites barrancas où les arbres sont à peine moins secs. Finalement on découvre une immense plage qui s'étend jusqu'à de nouveaux rochers, très loin, violets déjà car le soleil est bas (...).

24 mai : on repart au clair de lune, par la mer cette fois, ou plutôt par une série de petites plages, au sable jaune bientôt séparées par des pointes de rochers (et îles) qu'il faut escalader par des sentiers souvent raides. Parfois des esteros d'eau douce : ruisseaux qui n'ont pas eu la force de s'ouvrir un chemin jusqu'à la mer, et qui forment des petites lagunes, filtrant évidemment par-delà la mince barrière de sable. Dans l'un d'eux, on aperçoit l'œil d'un caïman sur lequel nous lançons vainement quelques décharges de pistolet. Dans la nuit Don Chema ne trouve pas le chemin pour franchir une haute barre rocheuse et nous nous perdons dans un bois tropical assez fourni et encombré de lianes, parce que voisinant avec un estero d'eau douce. Il faut dormir finalement sur la plage, sous la croix du sud, entre de vieux nids de tortues de mer, car le phare (qu'on aperçoit) est toujours loin.

25 mai : arrivée par de jolies plages au phare de San Telmo : tour carrée et maison blanche situées sur un rocher, d'aspect marocain, au-dessus d'une jolie anse de sable doré et d'eaux claires bleu-vert, avec un

chapelet de récifs, une presqu'île et une île. De là-haut on contemple une immensité d'océan bleu, vide – puis vers la terre une autre immensité de bois fauves, plus verts le long d'un petit ruisseau (à demi-sec en cette saison). Une seule case d'indiens visible. Pas un champ cultivé, quelques porcs et vaches, peu nombreux, se promènent dans ce vaste maquis ».

Il y a enfin l'ethnologue qui note précautionneusement le déroulé des processions et fêtes auxquelles il assiste sur son chemin. Le 1er octobre 1947, il suit ainsi une fête Huitchol dans le rancho de Piedras :

« Depuis la nuit précédente sorte de tam-tam monotone qu'un huitchol tape devant le « prêtre » assis dans un fauteuil ; celui-ci habillé de rouge, à de grands cheveux avec une couronne de plumes verticales ou pendantes. Il chante une sorte de litanie (racontant le voyage du Peyotl, etc.) ; à ses pieds du maïs, des calabazas, etc., puis une foule de femmes, hommes et enfants en cercle, assis sur des tabourets ou accroupis, vêtus de couleurs où domine le rouge, les hommes avec de petites bourses brodées de couleur à la ceinture (ornements très symboliques représentant le venado (cerf), le maïs, l'alacran (scorpion), des oiseaux, des bananes plus ou moins stylisés). Le juge avec des plumes, un air très sérieux est assis lui aussi sur une chaise à dossier. Tout le cercle répond sur une voix plus aigüe aux chants du prêtre. De petits huitcholitos sont ornés de plumes. Des hommes ou des femmes ont leurs chapeaux ornés de fleurs ou de feuillages [un petit croquis esquisse la forme du chapeau]. Ces chapeaux sont petits avec une coupe étroite et haute, les bords parfois ornés de pendentifs comme des chapeaux chinois. On se passe continuellement du Tebuno, breuvage de maïs, des tortillas étroites et épaisses, puis une sorte d'alcool à brûler terriblement fort. Et toute la journée cela continue ainsi... Ces huitcholes sont infatigables... ».

François Chevalier est un peu tout cela à la fois et en même temps il n'est rien de tout cela. Dans ces carnets mexicains, il ne cherche pas à proprement parler à faire du terrain, ni au sens géographique, historique et encore moins ethnologique. C'est-à-dire qu'il n'entend pas collecter des informations systématiques, ni développer une quelconque méthode d'observation en vue de faire œuvre, rédiger un opuscule sur les us et coutumes, dresser une cartographie précise du pays, ni même prendre des notes pour sa thèse d'histoire qu'il rédige parallèlement. Si son esprit d'observation est extrêmement aiguisé, on le sent agir dans une grande liberté au gré de son inspiration du moment. Le carnet semble beaucoup plus un passe-temps qu'un carnet de terrain. L'utilisation postérieure de ses notes pour ses ouvrages scientifiques semble ponctuelle et presque fortuite, même si son compagnon de voyage et fidèle ami, l'historien mexicain Ernesto de la Torre, affirme sentir une différence très nette, dans les travaux de François Chevalier, quand il parle d'endroits qu'il a connus *de visu* ou bien de ceux qu'il n'a fait qu'étudier. François Chevalier est avant tout un voyageur à l'âme vagabonde et curieuse, un peu à la manière préconisée par le géographe Pierre Deffontaines⁶. Ce dernier critiquait le « voyageur passif », incapable de « déceler l'étonnante variété des paysages et surtout la minutieuse complexité de la mécanique des vies humaines », s'attaquant déjà à l'époque à un tourisme obnubilé par les « quelques points déclarés grandioses et marqués d'un astérisque sur la carte routière »⁷, sans prendre le temps de la découverte :

6. Pierre Deffontaines (1894-1978) était disciple de Jean Brunhes, le fondateur de la géographie humaine. Nommé directeur de l'Institut français de Barcelone en 1939, il avait reçu en décembre 1940 François Chevalier, alors jeune étudiant, et avait fait avec lui une excursion à Castelldefels, dans les environs de la ville.

7. *Petit Guide du voyageur actif*, Paris, ESF, 1939, 3e édition, p. 3.

« Le voyage est en train de se perdre. On dit maintenant d'un pays qu'il est « gâté par le tourisme » parce qu'on voyage mal. Le tourisme n'est plus celui qui fait un tour chez les autres, qui vient raconter son pays aux autres ; il est soumis de plus en plus à un régime de vie uniforme et factice, (...) éliminons le voyage vitesse. C'est du sport pas du voyage »⁸.

Dans son *Petit guide du voyageur actif*, il préconisait à l'inverse de « se constituer une âme d'explorateur qui sache reconnaître les particularités d'un paysage et pénétrer son intimité », « d'aiguiser sa curiosité », d'avoir « l'esprit en alerte », de prendre des notes, faire des dessins ou des croquis, de mener sa propre enquête, faire « l'étude du milieu », « écrire ses premiers étonnements »⁹. C'est ce que l'on retrouve chez François Chevalier, qui décrit aussi bien une scène vécue qu'un film, ce qui préfigure d'ailleurs son goût pour la littérature et le cinéma comme complément des archives. En mars 1948 il note ainsi :

« Vu le film mexicain Rio Escondido : une institutrice est chargée d'éduquer un village difficile perdu vers le Nord : un cacique local y tient tout le pays sous la terreur. Propriétaire des maisons et des terres, il accapare même l'eau à boire – pour ses chevaux d'ailleurs ! – Grand cavalier, il est toujours entouré et suivi de ses pistoleros et hommes de main, en grands chapeaux, qui galopent en trombes dans les rues du pauvre village, terrorisant la indiada et tout le monde. Le curé est un pauvre homme qui n'ose rien dire et vit retiré dans sa grande cuisine voûtée comme celle d'un château médiéval. Les habitants croupissent dans la saleté, dans des maisons d'adobe à demi ruinées. Celui qui essaye de réagir est tué ou doit partir. L'institutrice, aidée d'un jeune médecin d'un village voisin, arrive à dominer la situation, mais, outragée par le cacique le tue. Elle meure elle-même à la tâche. Les scènes sont d'un réalisme poignant, à peine exagéré, avec peut-être un peu trop de propagande pour le président. Il y a dans l'ensemble quelque chose de puissant dans ce film qui montre une personnalité dans le Mexique, une volonté de réveil et un sens du tragique et de l'art remarquable ».

Remonter le temps par l'espace

Ces carnets contiennent un rêve que l'on retrouve chez nombre de chercheurs à l'étranger, travaillant sur des périodes anciennes, qu'ils soient ethnologues, archéologues ou historiens : l'idée qu'il existe encore quelque part un endroit où le temps n'a pas fait son ouvrage... l'idée qu'en cherchant bien, il serait encore possible de trouver des villages indigènes qui vivent toujours à l'âge de pierre, ou tout du moins comme avant la conquête. Dans le cas de François Chevalier, c'est surtout l'Espagne des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles qu'il recherche et a parfois l'impression de trouver au détour de ses voyages mexicains, comme si en traversant l'océan il avait en quelque sorte remonté le temps, comme si en se déplaçant dans l'espace il parvenait à se déplacer dans le temps. S'inspirant des principes de ses maîtres à penser, il pense pouvoir procéder ainsi à une histoire « régressive » :

« J'irai un peu plus loin encore en évoquant quelques souvenirs de mes grands maîtres qui étaient des précurseurs. Pour le médiéviste Marc Bloch, au-delà des Archives Nationales essentielles, la recherche

8. Pierre Deffontaines, « Qu'est-ce que le camp routier ? », *La route*, numéro spécial, Paris, ed. Les Scouts de France, juillet 1933.

9. Le *Petit Guide du voyageur actif* a été publié une première fois en 1938 par l'UTO (Union des trois ordres) dont Pierre Deffontaines était le président et repris en 1939 par les Editions sociales. Il est destiné aux jeunes, en particulier ceux des mouvements scouts.

sur le terrain incluait non seulement l'étude des cadastres locaux et des photos aériennes, mais l'observation sur place du paysage rural, formes des champs ouverts ou fermés, bocages ou champagnes, etc. C'était là une « histoire régressive » qui pouvait même précéder les recherches d'archives. Pour l'ethnologue américaniste Paul Rivet (fondateur du Musée de l'Homme), la connaissance directe du terrain et des hommes était indispensable pour l'histoire des civilisations indigènes et plus encore celle des durs contacts avec les Européens et des métissages qui fondent toutes les nations latinoaméricaines. Parallèlement à mes recherches aux archives de Séville et de Mexico, à l'étude de nombreux fonds locaux, municipaux ou privés, j'ai beaucoup appris, sur le terrain, de la visite des communautés indiennes et de leurs rapports ordinairement tendus avec le voisinage »¹⁰.

En juillet 1946, à Tepic, il note qu'il a vu « des maisons de style nettement XVIIIe », il décrit aussi avec ravissement « les cavaliers sur de petits chevaux à étrier, enveloppés dans leurs ponchos, avec leur grand chapeau de paille » qui lui font penser « aux castillans du XVIe ». Il précise aussi que l'usage encore très courant de s'appeler du titre de *licenciado* ou de *doctor* fait très XVIIIe.

En août 1946, arrivé à Tlaxcala il est saisi par l'aspect de la place centrale qui lui rappelle très exactement la description faite par Cervantes de Salazar vers 1560 : « La place a à peine changé, sauf l'inévitable square qu'on a fait au centre ».

Le 4 avril 1947, il assiste à Meztitlan à toute une série de processions et conclue sa description : « Le spectacle doit être exactement ce qu'il était au XVIe siècle ». Il en va de même le 29 décembre à Cohahuayana : « Là encore, il me semble revivre un de ces petits établissements espagnols du XVI-XVIIe siècles ».

Le Mexique offre en effet de multiples facettes au voyageur venu de l'extérieur. Pierre Chaunu, dans son introduction à un article de Jean Meyer présentant sa thèse sur les catholiques mexicains, affirme ainsi :

« Il a choisi le Mexique parce que le Mexique anticipe, ici, plus que partout, les évolutions latino-américaines, parce qu'il écrase en forme de caricature et dramatise en orages et en tempêtes ce qui ailleurs chemine et se fond au Brésil, terre de conciliation, en dégradés insensibles, du Mexique de la Puissance et la Gloire au Mexique d'Oscar Lewis, en passant par les Mexiques indiens, vestiges d'un monde qui meurt »¹¹.

Tous ceux qui en ont fait l'expérience, se sont laissés prendre avec délice à un moment ou à un autre à ces tentations anachroniques, retrouvant dans la vitrine d'une papeterie un taille crayon ou un porte-mine de son enfance ou recherchant sur le terrain les signes encore visibles d'un passé, ailleurs révolu, ici encore vivace : du blé mis en gerbe, des charrues avec leur socle tirées par une paire de bœufs, des tortillas de maïs modelées à la main et dorées sur des *comals* en terre cuite... Si ces réminiscences peuvent permettre à l'historien de se projeter, de visualiser un objet dans son contexte, de retrouver la mémoire d'un geste, elles ne sont que mirages et anachronismes et donc autant de pièges pour l'interprétation. La perpétuation de certaines pratiques ne sont pas révélatrices d'un temps figé, mais sont indicatrices d'une évolution différenciée, de décalages ou bien de résistances. Aucun

10. François Chevalier, « Avant-propos », *Histoire et Société de L'Amérique latine*, n° 3, mai 1995, pp. 1-4

11. Pierre Chaunu, « Histoire très contemporaine et sociologie », article introductif à Jean Meyer, « Pour une sociologie des catholicismes mexicains. Notes et jalons », *Cahiers de sociologie économique*, n°12, mai 1965, p. 81

monde, si reculé soit-il, n'est imperméable aux autres et notre propre barème espace-temps, souvent empreint d'un certain européocentrisme, nous handicape parfois pour saisir la subtilité de ces évolutions. La coexistence de modernités différentes, l'étonnante faculté d'adaptation, d'appropriation de nouvelles techniques comme l'électricité, la télévision, les jeux vidéo en sont autant de révélateurs... Par ailleurs, il faut tenir compte de la dimension stratégique déployée par certains acteurs vis-à-vis de l'affirmation d'une identité, avec toutes ses représentations ostentatoires, en vue d'obtenir quelques avantages.

Lors de notre voyage sur les traces de François Chevalier, sur la côte du Michoacán, nous sommes allés ainsi jusqu'à Pómaro, un village indien plus retiré qu'Ostula, que n'avait pas eu le temps d'atteindre François Chevalier. Les représentants de Pómaro s'étaient alors moqués de leurs homologues d'Ostula qui n'avaient pas su conserver les habitudes vestimentaires, la langue, la culture indigènes et n'avaient donc pas pu être inscrits lors du dernier recensement comme village indien, perdant par là-même les aides de l'Etat et les avantages financiers spécifiques qui en découlent.

Dans son *Apologie pour l'histoire ou le métier d'historien*, Marc Bloch dédie un chapitre au thème : « Comprendre le passé par le présent », dans lequel il raconte :

« L'incompréhension du présent naît fatalement de l'ignorance du passé. Mais il n'est pas moins vain de s'épuiser à comprendre le passé, si l'on ne sait rien du présent. J'ai déjà ailleurs rappelé l'anecdote : « j'accompagnais, à Stockholm, Henri Pirenne ; à peine arrivés, il me dit : « Qu'allons-nous voir d'abord ? Il paraît qu'il y a un hôtel de ville tout neuf. Commençons par lui ». Puis, comme s'il voulait prévenir un étonnement, il ajouta : « Si j'étais antiquaire je n'aurais d'yeux que pour les vieilles choses. Mais je suis un historien. C'est pourquoi j'aime la vie ». Cette faculté d'appréhension du vivant, voilà la qualité maîtresse de l'historien »¹².

C'est cette faculté d'appréhension du vivant que l'on sent à tout moment chez François Chevalier, ses carnets mexicains étant non seulement un témoignage précieux, mais aussi un récit inspiré qui vous transporte et vous invite comme nous l'avons fait à partir sur ses traces.

12. Marc Bloch, *Apologie pour l'histoire ou métier d'historien*, Paris, Armand Colin, 1974, p. 47.